

La vie d'Abdèle

Izza Amar

Résumé argumenté

D'un côté Abdele, de l'autre Adèle. Un chapitre narré par l'une, un chapitre narré par l'autre. Nées dans les années 80, Abdele et Adèle sont sœurs, kabyles et oranaises, ont grandi pendant la guerre civile algérienne et le printemps noir berbère. Elles ont pour seul parent leur mère socialiste laïque tournée musulmane fervente, mais tout les oppose. Abdele est la petite sœur insoumise, bagarreuse, garçonne, footeuse de récré et fouteuse de merde, géniale, buissonnière, mégalo, prêtresse païenne auto-proclamée, aspirante prophétesse. Adèle est la grande sœur raisonnable et raisonnée, déterminée mais discrète. À dix-huit ans, Abdele s'envole vers Paris où elle circule d'amants en amantes, d'école d'ingénieur en centre d'appels, de French touch en French tech. Cependant qu'Adèle reste en Algérie où elle devient gynécologue. Une passion de la fuite contre une passion de la norme ? Au fil des trente ans où nous les suivons, se déploie une énergie vitale salvatrice. Celle des jours passés à compter les morts dans le quartier et les journaux et à traduire les paroles de Nirvana. L'opposition apparaît comme n'en étant pas une tant la lumière de la survie éclaire leurs routes. Les deux A sont les deux faces d'une même pièce nommée Abdèle, les deux stratégies complémentaires d'une même émancipation.

Les mots des deux narratrices sont crus : ils se vengent de la cruauté des euphémismes. Abdele et Adèle ont connu une guerre que l'on ne nomme pas, une oppression régionale que l'on naturalise, une révolte sans issue. Elles éprouvent et observent, des deux côtés de la mer, une domination masculine qui ordonne et la technologie qui occupe. Leurs vies se cherchent dans les marges de deux sociétés, algérienne et française, qui ne se font pas face mais s'accompagnent dans la terreur, la lassitude, les révoltes et les démissions. Ici, la vie n'est pas fragile comme une fleur mais comme des bombes. La virilité des deux sœurs veut corriger le monde. L'une par la science, l'autre par le romantisme. Leur féminisme est par-delà les bullshit du Nord et du Sud, les fraternités mensongères et les intersections en chantier. Leur féminisme est à hauteur de ces femmes que rien n'effraie, surtout pas l'intimité.

#féminisme #queer #startup #algérie

..... **Izza Amar** est une autrice franco-algérienne née en 1987 à Oran. Sa passion pour les nouvelles technologies la mène en France puis en Indonésie, où elle exerce des métiers aussi variés que DJ, photographe, mannequin main et coiffeuse. Ces expériences nourrissent son écriture qui documente la précarité du travail de sa génération et la libération des femmes dans les sociétés de masse.



Abdele

Moi, mon amoureuse, c'était la fille de Björk ! Yeux bridés et regard malicieux, cheveux noirs sur peau laiteuse. Je l'ai vue à mon premier jour d'école primaire, et mon cœur tendre ne l'a jamais expulsée. Notre désir était d'un autre monde, un super-pouvoir que je guette dans chaque regard croisé depuis. Notre innocente amitié était une cape d'invisibilité. Insoupçonnables infidèles sans vertu, sans gêne et sans étendard. Au pays d'Allah, on est plus libres que chez les catholiques zombies.

Cheveux laineux rasés, je portais bien les vêtements de mes cousins. Caractère de guerrière, on ne me ratait pas et je ne m'écrasais jamais. J'aimais le foot, je me battais souvent. J'étais la première de la classe, à l'arcade sourcilière éclatée. J'étais bonne en maths et mauvaise en machisme. Sale gueule de petit mec et noble tempérament de prêtresse païenne. J'étais ce qu'on appelle une tomboy, *before it was cool*.

Adèle

Papa et mama s'envoyaient des lettres et des poèmes de Brel, quand il était loin pour le travail. Ils avaient des amis musiciens, avocats, chercheurs ou restaurateurs. Le chômage n'existait pas. On avait quitté la campagne pour vivre dans la grande ville, avec la classe moyenne citadine à une époque où il n'y avait pas de classe supérieure. Il y avait les gens de la ville, les premiers diplômés, et ceux de la campagne, nos familles à tous. On se respectait. À l'école, on était tous mélangés, les profs n'étaient pas stressés, les chauffages fonctionnaient, la cantine aussi. Quoi qu'on fasse, on était les premiers Algériens à le faire. On n'avait pas de passif. Donc on avait tous une fierté de pionniers. Et être enfant dans tant de souveraineté, c'était miraculeux.

Abdele

Par un hasard de démission, Jeanne devient ma voisine de poste de travail. Elle a lu tout le règlement, où rien ne lui interdit de regarder des livres de photo pendant le boulot. Non, ce n'est pas de la lecture. Alors, ce samedi matin, Jeanne feuillette un livre de Martin Parr pendant que Vivaldi fait patienter un con. Cette femme devient mon héros, instantanément. Alors qu'un « appel entrant » me dit qu'il n'est pas arabe, lui, qu'il paie ses factures, lui, et que donc nous avons fait erreur chez Orange, qu'il va passer chez SFR, et que le cul de la crémillère, Jeanne me passe un mot : « Grève à midi, j'ai un joint. Tu fumes ? ». À ce jour, les historiens retiennent cette phrase comme la plus belle jamais écrite sur un post-it.

Abdele

Moussa a fini par quitter le GIA, qui était trop mainstream pour lui. Il a rejoint le GSPC, Groupe Salafiste pour la Prédication et le Combat. Un programme qui, comme le Port Salut, était marqué dessus. Youssef me disait que la vie devenait « pas évidente » entre eux. Il ne pouvait même plus écouter Cheb Hasni. Il a arrêté ses études à 16 ans, pour travailler sur une plateforme pétrolière dans le désert. Le désert et son sous-sol ont avalé beaucoup d'hommes dans ma vie, de mon père à mes amis.

Adèle

Dans le 20 heures de France 2, on annonce que des journalistes ont été tués. Nous sommes tous hagards. Ça aurait pu être le 26 juin 1993, jour maudit où le journaliste Tahar Djaout a été tué de deux balles dans la tête. Avant lui, une fusillade avait eu lieu devant le siège du journal *Le Matin*. Après lui, il y en a eu trop. Voitures piégées, décapitations, balles dans le dos et dans les yeux, 127 journalistes sont publiquement morts en quatre ans sur les

ordres de Djamel l'Afghan : « Les journalistes qui combattent l'islam par la plume périront par la lame. » Et quand c'est dans les rues de Paris et non d'Alger que sifflent les balles, nos yeux nous mentent. Notre tristesse a pourtant toujours le même goût : brûlant. Je n'ai qu'une envie, c'est d'appeler la France pour lui rappeler qu'elle a une sœur.

Abdele

J'arrive un peu en avance, en fendant une foule de Gilets Jaunes qui bloquaient la place et les boutiques, mais visiblement pas les grosses affaires. J'ai beaucoup aimé les Gilets Jaunes. C'est pas du tout des gens que j'ai fréquentés, je ne connaissais que des pauvres des villes, mais il y a un truc « correct » chez eux, comme les Kabyles de mon adolescence. En passant parmi eux, j'ai ressenti cette familiarité que j'avais totalement oubliée. Ces blagues sur les pancartes, ces gueules pas télégeniques, cette tension de ceux qui passent du « dedans » au « dehors ». Et ce jaune, la marqueteuse en moi ne peut que saluer le génie. Il y a une cohérence magnifique dans l'opération. C'est pas mon style, moi c'est le noir depuis toujours, mais tout tient à la visibilité, au pas classe, pas convenu, pas épuré, pas dépressif. Du grunge joyeux. Va absorber ça, Dior !

Adèle

On était en mai. Je refusais d'affronter la saison des mariages sans être fiancée. À la place il me parle de politique, de Printemps berbère, de Bouteflika et de droits de l'homme. Je ressorts de la pizzeria avec le sourire furieux. Amadeus n'y voit rien et me souhaite une bonne semaine, s'étant régalé des yeux et du ventre. Il est ravi. Il m'énerve. Je m'engouffre dans le premier Taxiphone que je croise. Abdele décroche, se moque de moi, « la dame de fer », puis me dit qu'elle va m'envoyer un lien pour un film. Comme

si la vie était comme un film. Elle me détend en me disant que la solution à mon problème tient en trois lettres. Et la solution, c'est Uma Thurman dans *Pulp Fiction*. Ma salvation, c'est Mia.

Abdele

À l'époque, Macron était encore au lycée, ou ministre, je ne sais plus. En tout cas, c'est l'époque où on le disait beau, cultivé et so chic. Grosse déception, quand je l'ai rencontré au cirque annuel de la French Tech. On m'a promis Kennedy lettré, j'ai trouvé Sarkozy fatigué. Il faisait très « chaussettes-claquettes » en costume, parmi tous ces jeunes bodybuildés en T-shirt. Personnellement, je ne lui en veux pas. Déjà parce que je ne suis pas comme ça #mauvaisefoi. Ensuite, parce que moi aussi j'étais fatiguée. C'est pas facile de gérer le monde, surtout quand on ne sait rien du monde. Je ne me plains pas non plus. J'avais trouvé le bon filon : changer le monde par la technologie. Enfin, surtout changer mon monde par la suppression pure et simple de la réunionniste. C'était là ma Révolution : virer mes patrons.

Abdele

« Les femmes », c'est toutes les mêmes, alors que les hommes jamais. Paradoxalement, c'est les hommes, l'universel. « La femme » sont toujours à quelqu'un. Paradoxalement, c'est elles qui peuvent *donner* la vie. « La femme » nous les brise avec leurs questions de femmes, alors que la réponse est simple : Non. « La femme », on lui a *donné* tous ses droits de « La femme », mais elles sont trop bêtes pour s'en servir. Alors que « La femme », c'est simple, c'est beau, c'est rond : plaisir d'offrir, joie de recevoir ! « La femme », un jour, elle empoisonnera le tajine, et n'appellera pas les pompiers.